

L'Argentine du nord au sud, le long de la Cordillère des Andes

Après quelques semaines passées au Pérou, Philippe a repris la route en partant du Nord de l'Argentine vers le Sud...

Sommaire

| | |
|--|---|
| La vie est très belle | 1 |
| Deux chevaux, une mule | 2 |
| La route en fête | 2 |
| Le pire serait de revenir échanger des "abrasos" si ça ne passait pas. | 3 |

La vie est très belle

Je quitte difficilement la compagnie de ces gens pour franchir le col où sur l'autre versant, il faudra traverser une putain de zone parsemée d'une herbe mortelle pour les chevaux. L'ascension est dure et de l'autre côté c'est le royaume des nuages. Je passe, je pousse tout le monde, j'ai peur pour la mule qui adore brouter et même en longe, elle y arrive... Cinq cadavres de chevaux au bord de la route. *La tembladora* n'est pas une blague et je ne sais pas jusqu'où cette merde s'étend. Nuages, froid, humidité, à la tombée de la nuit, un Gaucho m'indique un lieu de bivouac, il n'y a plus de danger. Je me réveille en Suisse, entouré de sapins et d'une herbe verte oubliée et dont les chevaux se régalaient ! Il fait froid, on avance vers Tafi del Valle avec ses chalets, son lac, sa végétation *alpine*. Je dors au camping et me réveille avec de la glace sur toutes mes affaires! En deux jours je suis passé du désert brûlant au froid humide de la montagne.

Mon itinéraire évite la route étroite, sinueuse et pleine de camion qui relie Tafi à la plaine de Tucuman, un jeune cavalier me tient compagnie sur quelques kilomètres, un homme s'arrête pour m'inviter dans son estancia, je décline, je veux avancer et il est convenu de se retrouver ce soir au bord de la route pour partager une bière. J'avance, la nature est belle, on m'offre des fraises et je pénètre dans la *quebrada de los portugueses*, c'est magnifique et je m'offre un bivouac de rêve. Enjoué le matin, j'attaque rapidement, la route devient chemin, et le chemin infranchissable ! Le *rio* gonflé par les pluies me bloque deux heures ou je construis un passage avec des pierres de 30 kilos, je suis trempé mais je continue pour découvrir que le chemin entre la paroi rocheuse et le ravin est trop étroit pour les caisses de bât. Seul avec les trois animaux, décharger et recharger devient vite une tâche de fou. Un vieux gaucho m'a rejoint avec ses vaches, on partage nos vivres. Il peut m'aider sur quelques kilomètres, mais il ne sait pas ce qu'il y a après, plus personne ne passe par là et de nombreuses parties sont détruites depuis la saison des pluies qui se termine. Je retourne me

réfugier dans l'estancia de Pedro Ocaraci, il m'offre un repas avec des vins fabuleux.

Il faut descendre pour finalement prendre cette route. Je serre les fesses et monte Flecha pour le rassurer, des camions le croisent à moins d'un mètre. Cela se passe bien, il se désensibilise peu à peu et apprécie cet univers vert qui se transforme peu à peu en forêt tropicale. Pourtant ce ne sont pas les 25 ou 30 kilomètres escomptés - les argentins n'ont aucune notion des distances et du temps - mais 53 sans compter les 12 kilomètres avalés avant le défilé. Je bivouaque après une vingtaine de bornes et me réveille sous une pluie glaciale qui va nous suivre durant cinq heures, la température a chuté de 14 degrés. Je suis trempé, claqué, les chevaux ont maigri. Flecha et la mule ont perdu beaucoup de poids ces deux derniers jours et j'attribue cela au changement de température, la mule a mal aux pieds, je dois la ferrer. Six jours que j'avance et il est temps de faire une pause. J'avance jusqu'à Santa Lucia pour découvrir une petite ville moisie par l'humidité, dépendante à 100% de la canne à sucre, en crise depuis 4 ans. C'est moche, c'est froid, c'est humide et il n'y a rien ! pas une pension, pas un hôtel, rien ! Le policier local regarde la télé - c'est l'unique activité de la police - et il ne connaît pas le coin ! Son chef n'est pas là ! Il m'envoie à l'église, le curé n'est pas là non plus ! La nuit tombe, j'ai froid, je suis trempé depuis ce matin, les chevaux en ont plein les pieds et je me résigne à rejoindre le *campo* pour bivouaquer au bord de la route... Mais magie de l'Argentine, on s'approche de nous, on cherche des solutions, on me trouve un entrepôt pour le matériel, un maigre terrain pour les chevaux, on m'offre une chambre puis deux avec l'eau chaude, un repas, je demande de la bière et un steak et je m'empiffre de salade de thon, de soja, de pâtes, de viande, de soupe de fromage...

La ville se compose d'une communauté syro-libanaise et je suis dans la famille Zidane qui m'offre un livre sur cette petite ville. C'est magique ! Mais ce n'est pas ici que je peux rester pour reposer et ferrer. Au

L'Argentine du nord au sud, le long de la Cordillère des Andes

matin, c'est reparti, les chevaux et la mule me regardent tristement. Devenus très proches, ils dorment près de moi, dès qu'ils ont peur, ils me suivent comme des toutous en ville, cet univers inconnu. Ils veulent une pause et moi aussi. J'ai un numéro de téléphone à Conception donné par Miguel Angel, mais personne ne répond... J'avance sous un ciel gris, où trouver quelque chose dans cet univers de canne à sucre ! À trois heures de l'après-midi, mes bêtes sont dans un paradis, j'ai une maison pour moi, je suis salué par trente personnes, on écoute de la

musique, de la poésie. La viande est juteuse et parfumée, le vin est bon. Je suis invité tous les soirs du séjour ici.

La vie est très belle, pourtant, la situation en Argentine n'est vraiment pas brillante et je ne sais pas si je pourrais continuer longtemps car ils ont fermé les banques!

Santa Lucia, entre Cafayate et Monteros en Tucuman, le 22 avril 2002

Deux chevaux, une mule

Flecha "J'ai souvent eu envie d'ouvrir une charcuterie!" Il semble être dominant, fort comme un turc, un peu gros, assez froid et il ne refuse pas grand chose face à l'incertitude. Bai brun foncé, presque noir, il possède une liste blanche pour prendre des coups de soleil. Je le trouve lent, en réalité il marche entre 5,5 et 5,7 kilomètres par heure mais avec un pas de sénateur ! Régulièrement, il faut le stimuler pour maintenir l'allure. Il peut ouvrir la route facilement si ce n'est que j'ai découvert sa peur des camions de face qu'après Cafayate, nos premières routes d'asphalte. Il est facile à ferrer mais a peur de tout quand on lui approche les yeux, il a du être battu et il est amusant de constater qu'il vaut mieux l'approcher par derrière. Face à sa peur des camions, il faut le monter ou être très près de lui. Depuis 12 jours, je le monte sur les routes et monte Flauca dans le *campo*. En longe, ses peurs le rendaient dangereux bien qu'il semble se désensibiliser. Cela ne serait pas facile de me le voler, car aujourd'hui, il me voue une relation exclusive. Si ça continue il entrera dans la tente ! Attaché à la corde longue, pas doué, il s'emmêle les pattes et tombe de tout son long. Souvent, il attend que je vienne le libérer. Le plus souvent je l'entrave.

Flauca, plus jeune, plus rapide, marche à 6.5 km par heure, il a un super contact avec les humains. Rusé, il sait demander les choses et n'hésite pas à fouiller dans mes affaires. Génie de la corde longue, attaché, il peut tout faire. Sa voix douce me prévient quand il se passe quelque chose. Il n'a jamais faibli, ni en altitude ni après de longues journées et ne perd pas

de poids, alors que c'est celui qui transpire le plus de la bande. En longe, il suit très bien Flecha. Pourtant, des couleurs différentes peuvent lui provoquer quelques frayeurs. Aussi, il lui aura fallu quinze jours pour être capable de passer en tête sur un pont. Il se mène au millimètre et avec lui, c'est un plaisir d'ouvrir la route dans le *campo*. Pour autant, cet amour est impossible à ferrer seul, aucune méchanceté mais il est incapable de rester sur trois pattes... je dois trouver un *brete en castellano* (travail) pour le ferrer. Je ne lui dis pas, mais c'est mon préféré !

Chata, la mule est pour moi une découverte. Les oreilles intouchables et difficile à attraper, elle s'acquitte très bien de son travail. Pour la seller, la charger et la décharger je n'ai pas besoin de l'attacher mais, je dois respecter la même manière sous peine qu'elle signifie son incompréhension en orientant les fesses dans ma direction et il ne mieux vaut pas persister dans l'erreur. Depuis une semaine, elle accepte mes caresses et demande avec l'antérieur droit. Elle est drôle, a peur de beaucoup de choses mais se protège en présentant les fesses. Chata est capable de trouver sa route seule en évaluant au millimètre la largeur nécessaire à sa charge. Depuis une semaine, elle a décidé de dormir près de moi quand le terrain est hostile. Pour un cavalier au long cours, cet animal, qui boit peu, mange peu, porte beaucoup, est capable de tenir un rythme très régulier, vit deux fois plus longtemps qu'un cheval et possède en montagne des qualités très supérieures au cheval. C'est un animal de rêve pour transporter une charge.

La route en fête

À Monteros, j'ai fait la fête pendant trois jours et réussi à ferrer la mule et Flecha entre deux *asados* sans aucun problème, ce sont des cœurs. J'ai quitté

difficilement Titi pour aller à Conception, je traverse toujours des champs de canne à sucre remplis de moustiques et finalement j'atterris chez un juge qui

L'Argentine du nord au sud, le long de la Cordillère des Andes

m'accueille, m'offre le restaurant et une chambre dans sa maison. Je commence à rêver de camping, car les horaires de ces merveilleux argentins sont peu compatibles avec le voyage et à force de picoler et se coucher à minuit passé, je devrais dormir sur la selle. J'ai 75 kilomètres à faire pour remonter en montagne et traverser vers Catamarca. Les citrons – la région en est le 1er producteur mondial - remplacent la canne à sucre et je pénètre en forêt pour attaquer l'ascension. Je bivouaque sur un terrain immense avec une grande baraque pour moi tout seul dans un camp de vacances en rénovation, le *gardien* m'explique les raccourcis pour gagner quelques kilomètres et éviter la route étroite qui impose à la mule d'être frôlée par les camions.

Dans la région de Catamarca, en pleine saison de récolte de *papas*, c'est plein de camions. Dans une jungle humide, les raccourcis sont efficaces mais fréquentés par les vaches. Pour faire une place à mes compagnons de voyage, je dois déboiser avant de m'offrir un bivouac entre la jungle de Tucumac et les prairies des montagnes de Tucuman. Pendant ma pause, les nuages se sont installés et je perds une heure à chercher le raccourci suivant. Les chemins défoncés par les vaches sont très glissants et la mule continue de m'épater. Flecha y va doucement et Flauca tombera sans gravité deux fois, histoire de prendre un bain de boue. J'ai une adresse à Las Estancias, mais une fois de plus je suis piégé par les indications folkloriques des argentins. A quatre kilomètres du rendez vous avec Eduardo Alvarez, une femme m'explique que j'en suis à quatorze kilomètres!. C'est trop pour aujourd'hui, mais... propriétaire de la moitié de la vallée - 80 000 ha - elle me kidnappe pour m'offrir son hospitalité dans son estancia qui est à quatre kilomètres ! C'est l'argentine d'aujourd'hui, un héritage immense mal géré - ses deux entreprises de Tucuman sont fermées - et un *estranjero* auquel elle explique tout ce qu'elle n'ose

pas dire à ses amis et voisins. Le départ est tardif après la visite d'une partie de l'estancia et le déjeuner avec Martha qui m'a rattrapé en voiture pour rencontrer le *frances* qui voyage par là ! Comme d'habitude, je dois jongler pour leur expliquer que c'est très beau et que les gens sont très sympathiques sans tomber dans les comparaisons avec les autres provinces qu'elles veulent m'imposer. Je repart et me jure de camper pour me reposer.

Dans un paysage magnifique je trouve un *rio* et le pâturage espéré, Super ! Je vais enfin consommer la nourriture que je trimbale pour rien et me déculpabiliser vis à vis de la mule qui se demande pourquoi elle porte une tente et des kilos de bouffe si, c'est pour uniquement dormir chez l'habitant et manger au restaurant. Et bien non, des paysans locaux arrivent et insistent pour que j'aile jusqu'à leur ferme, c'est bien et heureusement ils se couchent tôt et ne sont pas envahissants.

Nous avalons les kilomètre pour arriver à temps à Catamarca, j'ai rendez-vous avec plein de personnes pour la fête du cheval de Salta. À Singuil, un village, Pira tient la maison du bonheur, pleine d'enfants, tout le monde vient y manger. Son fils et les enfants chouchoutent les chevaux, je papote avec son mari qui a des chevaux et nous avons des tas de copains en commun. Le repas est divin et Pira fait héberger mes chevaux par un sénateur qui tient une *estancia* dans le coin avant de me mettre dans le bus pour Catamarca – *cuidad* – de là, j'irai à Salta.

Je n'ose pas raconter les quatre jours de fête avec 250 chevaux et 150 éleveurs - j'ai pris quatre kilos. Demain, je fonce au Chili pour refaire mon visa. Dire que je voyage dans un pays en crise ! La vie y est pourtant vraiment très belle.

Singuil, le 06 mai 2002

Le pire serait de revenir échanger des *abrasos* si ça ne passait pas.

Avec en poche un nouveau visa pour trois mois, j'ai repris la route après ma pause *peruano*. Mes compagnons plein de poils me manquaient et du poil, ils en ont ! Ici on est passé très vite des chaleurs estivales aux frimas de l'hiver. En pleine forme, ronds comme des tonneaux, les chevaux ont une pêche d'enfer. La mule qui galope toute la journée nous double souvent. La route m'enchant, les couleurs de l'automne, une lumière superbe, le temps frais est sec. Pourtant, je ne sais si c'est la pause, ou le

sentiment d'avoir été trop gâté jusqu'à présent, je m'interroge - la magie de ce voyage va t'elle continuer ? À los varela, un petit village, je m'installe dans le camping abandonné et je me couche rapidement. Pour cause d'excès de fêtes, je m'accorde une sieste tardive avant de songer au repas. "Señor, señor"... une voix me réveille, *una chica* et son frère viennent voir les chevaux ! Incroyable, il y a pourtant des centaines de chevaux, partout ! Rien que dans le pré d'en face, il y en a cinq

L'Argentine du nord au sud, le long de la Cordillère des Andes

plus beaux que les miens - objectivement. Et pour moi, il y a un kilo de *dulce de membrillos* (une pâte de coing géniale) et des kilos de noix... La magie est bien là. Plus tard d'autres *chicas* viennent à vélo pour me dire qu'au village, les *empanadas* sont chaudes et qu'on n'attend plus que moi.

La route, la montagne, le froid... j'ai décidé de m'enfoncer dans les hauteurs reculées, j'ai 10 jours d'autonomie, les *rios* sont en eau et les prés sont encore gras. J'adore cette région, ce n'est pas la plus belle, mais des tas de je ne sais quoi font que je me sens chez moi. Ici, le cheval est roi, la province est pauvre et je ne croise aucun véhicule. Un hameau, une tête émerge... "Maté ?", "Oui, avec plaisir !" Tu parles, un repas complet et succulent offert par une famille adorable avec cinq grands enfants dans une situation difficile - officiellement la moitié de la population de la province est pauvre et au chômage et en plus de la crise, ils se sont tapés les sauterelles ont tout dévasté - et un cœur d'or.

Route, chemin à flanc de montagne, un *rio* traversé six fois et enfin, j'arrive à Las Juntas. L'endroit est magnifique, je me retourne pour voir le dénivelé incroyable que mes copains ont avalé les sabots dans les narines, houa ! Je me pose, on me trouve logement et pâturage, tout le monde sait qu'un français se promène par là, on me propose des itinéraires tous plus magnifiques les uns que les autres - j'ai décidé d'explorer la région et depuis quelques jours, à partir d'un camp de base, je m'offre des excursions vers les sommets. Le froid est toujours plus vif, la glace tient jusqu'à dix heures du matin et je quitte le village, avec deux kilos de pâte de coing et de pommes qu'un gamin m'a apporté en courant - quitter le village sans cadeaux, tu n'y penses pas ! Bientôt le 25 mai, je ne sais si c'est la proximité de la

fête nationale, mais le village suivant fait plus fort, mes chevaux sont partout chez eux et j'ai le choix des logements. Pour ne froisser personne, je m'installe dans un *hôtel*. Chaque jour un groupe différent m'accompagne pour mes sorties. Je dois rester car l'association des cavaliers randonneurs - ici aussi ça existe - m'a inscrit d'office au défilé de la fête. La grande activité de ces cavaliers est de monter dans la montagne avec une mule de bât, quelques bouteilles, un fusil, une canne à pêche et de faire la fête...

Deux cent cinquante chevaux ! Je dois traverser le village deux fois, être filmé, serrer toutes les mains et éviter que ma mule susceptible ne distribue trop de coup de pieds. Danse, jeux avec les chevaux, *asados*, vin... Je retrouve les *amigos* de rencontre - toute la vallée est là - Ernesto de Catamarca, le Sénateur et toutes ces personnes dont je reconnais vaguement le visage mais que je ne peux situer. Je suis gêné par toutes ses attentions qui me tiendront éveillé jusqu'à la fin de la *Peña* à cinq heures et demi du matin. Onze heures de bus pour retrouver Tab qui doit débarquer cette nuit à Salta. C'est un peu absurde de faire cet aller et retour, mais la folie du network international fait qu'au loin beaucoup imaginent que l'Argentine, c'est la Colombie... Normalement, après lui avoir quand même demandé son avis, on partira illico retrouver les chevaux et tous ceux qui doivent m'aider à préparer l'itinéraire pour traverser la montagne. Ernesto, Adan et Lucho pensent que ce n'est pas la bonne saison - je me dis que le pire serait de revenir échanger des *abrasos* si ça ne passait pas.

J'imagine la France au joli mois de mai...

Le 27 mai 2002